



1 DESSIN = 1 THÈME

CILOU SEE YOU

ESSAIS D'ELFES

– Ce serait l'histoire d'une femme qui doit s'écrire... mais qui, toujours, s'arrête au F.
C'est en fait l'histoire d'une femme qui est F-freinée...
Alors pour tromper ses freins, elle sort dans la rue, elle marche, elle offre ses yeux au Soleil avec F-front, comme si elle voulait qu'il l'F-face, comme si elle voulait qu'il la vit...

– Récapitulons : c'est une Femme qui cherche à s'écrire, sans s'F-feuiller, sans s'F-royer, sans s'affadir ni s'affaler.
Mais... rien à faire : elle s'arrête à la première lettre. Le premier obstacle est toujours le bon.
Un chuchotement sournois lui souffle alors que, peut-être, elle a peur de l'F-fusion... Comme cette pensée l'F-raie, elle attrape son sac en peau de zèbre sans même vérifier son contenu et sort en claquant la porte.
Elle marche, elle marche comme une force née pour que son corps s'occupe. Elle marche pour que l'F-fonde... comme une prière au Soleil.

– Bon. Si j'ai bien compris, ce serait l'histoire d'une ...F. qui court après un filin, traque un filon qui lui filerait entre les doigts qu'elle a trop longs, ... ou trop lâches de ne pas y croire assez.
A sa félinité.
Je dirais que c'est une femme qui poursuit le rêve de s'écrire, mais sans s'effiloche. Ce serait une femme poursuivant un idéal sans nom.
Alors, dès fois, quand elle se sent vaincue par cette adversité, elle se défile et fuit dans la rue ensoleillée pour ne plus avoir de F-pensées.

– Mmoui... Voyons... On pourrait dire aussi que c'est une femme que la peur de s'F-leurrer domine ; une F. qui, pour sortir de l'infirmes, se défaire de l'informe, doit s'F-éminer sans avoir peur de s'S-aimer...
Elle doit pouvoir crier sans s'F-friter ? Pas sûr. C'est à vérifier...

– En tout cas, je crois qu'on peut dire que, ce qu'elle veut, c'est arriver à laisser flotter les mots de sa flûte, sans jamais les flatter. Elle désire que les mots jouent pour elle. Qu'ils jouent : les F-ractions ! les F-rénés ! les F-luves ! les F-ervescents !
Elle veut qu'ils lui jouent leur grand air, leur grand air du Fictionnaire.

– Oui. C'est ça. C'est une femme qui rêve vraiment.

– C'est pour ça qu'elle marche, la fille, elle marche à grands pas comme on arpente une scène, elle s'F-orce de miniaturiser son F-froid, elle dé-file tout ce qui se trame dans sa tête, elle tend les bras pour sentir l'air lui inspirer la peau, elle ne veut plus savoir si elle crie, ou si elle prie, ou si... elle frit au Soleil...
Elle voudrait, cette fille, l'espace d'un instant, se retirer de l'effectif. S'engouffrer dans une folle ataraxie.

– Tu crois qu'on peut dire qu'elle voudrait se donner l'air d'une F-I-J... ?

VALE POHER

LES PERSIENNES

Au départ, une histoire sans suite. A l'arrivée, un village provençal dit typique.

Cette chaleur ! Je m'y ferai jamais. On peut à peine bouger. L'ombre est moite, mes doigts fondent. Je ne bouge plus. La chaleur est devenue une occupation entière.
Tiens, la voilà. Elle revient tordre son cul sous ma fenêtre. Des semaines qu'elle vient me narguer. Elle doit bien se douter que je ne peux pas sortir d'ici. Alors elle passe, et elle chante, et qu'elle montre qu'elle est heureuse. Et qu'elle balance son sac comme une petite pute. Petite pute ! Tu sais bien que je sors pas d'ici et toi tu viens me montrer comme tes jambes sont agiles. De toute façon, c'est moi qui ne veux pas sortir de mon appartement, alors ! Sortir... Pour quoi faire ? Rien de plus. Je les regarde tous ces crétins, il ne font rien. Le cul posé sur le banc d'en bas, ils parlent. A pour parler, ils parlent ! Ils se voient dix fois, quinze fois par jour, et ils parlent. Ils ont toujours quelque chose à raconter. Et la petite Grussier, elle est enceinte, et le père Truchard qu'a perdu la tête, et les touristes qui sont moins nombreux cette année. De toute façon, leurs conneries, je les écoute de chez moi et au moins je n'ai pas besoin de bouger. Et l'autre petite pute qui se dandine... Les touristes qui restent plus d'un mois, ce ne sont plus des touristes mais des morpions ! Remarquez qu'on l'a tous été un jour... Avant moi aussi je bougeais mon cul qui était beau d'ailleurs, maintenant je l'ai posé dans ce trois pièces. Et cet été qui est encore plus étouffant que les autres années. Ah, la Provence ! La Provence... Mon cul fatigué oui ! J'étais comme toi avant, ah ça me plaisait bien la Provence, ce village provençal... On en revient. Et même si je ne suis jamais partie. Provençal... des herbes de Provence, une sauce à la provençale, un accent provençal, un santon de Provence, une pizza provençale... C'est ça, une pizza Provençale, c'est exactement ça, c'est appétissant, ça a l'aspect authentique, mais tout n'est que croûte. Il n'y a que de des croûtes. Des croûtes qui craquellent à jacasser mais qui sont sèches de tout sentiment. Profites en petite herbe folle avant que la Provence ne t'engluie dans sa pizza trop cuite ! Et les autres santons qui reviennent parler sous ma fenêtre, vieux cons aussi chiants que les cigales ! Attention petite pute, ici tout n'est que mirage : on se fond dans l'aquarelle ringarde ou on disparaît derrière des persiennes.

Au départ, un village provençal dit typique. A l'arrivée, une histoire sans suite.

TELE CONSEILLER A PLEIN TEMPS

Dégoulinant, suant, campé sur ses positions, son cul, ses coudes, les doigts crispés sur le combiné et l'œil rivé à la pendule, encore mal remis du steak tartare de midi et de la tournée de frites, refoulant un rot, haïssant d'entrée l'afreux venu lui demander un renseignement, même modeste, alors qu'il est payé pour lui répondre, jouant jusqu'au soir de son unique pouvoir : raccrocher, tellement satisfait de n'être pas lui-même un demandeur d'emploi, jaloux de n'être pas payé pour rien, et pourtant si, en rajoutant, éconduisant surtout les femmes, les non mariées, menteur, hâbleur, furieux d'être là, dégoûté de son manque de courage, maudissant les autres, les sans diplômes, les diplômés, les jeunes, les vieux, vieux lui-même mais loin de la retraite, niant l'évidence (j'ai besoin d'eux pour vivre), tournant d'un quart de pouce sur sa chaise, je reviens, prends les appels pour moi, ne revenant pas, happé par son reflet dans le miroir des toilettes tandis que sonnent toujours les sonneries de téléphone, sans relâche, tétanisé maintenant par un bouton sur le nez qu'il se découvre, un gros, un rouge, on a dû se moquer de lui durant tout le déjeuner, je comprends mieux, hérissé depuis le début de la semaine, depuis le début du mois, comme s'il avait ses règles, et ces kilos en trop toujours, le trop-plein de tabac, de café, de steak tartare et de colère mal refoulée, sortie par les pores de la peau, par sa voix dominante, satisfaite, l'index sur le bitoniot, ça y est j'ai raccroché, m'emmerdera plus celle-là, encore un quart d'heure de passé, quelques cauchemars aussi, qu'il taît, qu'il a envie de crier le long du couloir du RER tandis qu'il marche vers la sortie, cependant que quelqu'un, toujours, sempiternellement, marche sur ses talons, un con moqueur où une mère de famille à la manque, manquerait plus que ça, heureusement il ne le voit que le soir, son fils, quel débile celui-là, comment j'ai pu pondre un pareil machin maigre, même pas vrai, c'est même pas moi qui ponds, pourtant ce bouton on dirait un œuf, et cette plante rachitique sur le rebord de la fenêtre, qui l'a posée encore, une bonne femme je parie, améliorer l'environnement je t'en foutrais, et il pose sa main sur le lavabo malgré les cheveux qui partent s'y noyer, et il pose sa main sur son ventre où toute sa colère se concentre, on va me vriller le bide, je vais crever pense-t-il. J'aimerais mieux être un faon.

ANTON OTTERO

MANQUE

L'angoisse de l'aéroport, le vendredi matin du 18 août. Une chaleur démesurée, démesurée, oui, sans commune mesure avec ce que l'on connaît. Ce sont les gens d'ici, avec leurs valises et leurs lourds chargements d'ailleurs et de plus loin encore qui empestent l'oxygène en messe basse et en gesticulations latines. C'est l'aéroport le plus renfrogné que je connaisse. Habitude sale d'une vieille structure de métal qui reçoit journallement sa bagatelle de cent avions avec cet air maussade des grandes divas tragiques. Je suis assis sur un fauteuil de plastique orange, de ceux qu'on trouve encore dans certains abris-bus, à la périphérie des villes. Nous sommes trois comme ça à nous demander comment notre dos peut supporter ça. Trois touristes (comment nous nommer autrement ?) à faire passer d'une fesse à l'autre la gêne que nous procure invariablement l'inconfort de ce siège impraticable. J'étais bien mieux dans mon lit ce matin. Voilà à quoi j'ai pensé quand j'ai mis la clé sous le paillason. Comme on dit. Il se trouve que je n'ai pas de paillason et que je n'ai plus de travail. Depuis hier. Hier matin, monsieur Flachard est arrivé dans mon bureau où j'arrangeais de la paperasse, il m'a regardé avec ses deux yeux de hibou décati et m'a dit vous viendrez me voir dans mon bureau, Dumontel. Très bien monsieur. Il avait l'air heureux, infidèle ce jour là à sa réputation de sinistre rebut de la gent administrative. J'ai fini de ranger les rapports de la dernière réunion, dans la chemise en carton verte. Verte quand c'est classé, rangé, terminé on n'en parle plus et rouge quand tout reste à faire. C'était jeudi, c'était d'une chemise en carton verte dont j'avais besoin.

Flachard m'a prié de m'asseoir. Il a refermé la porte derrière lui. Flachard est un homme d'une grande préciosité. Il a fait des études de lettres avant, avant

d'être devenu un homme de grade. C'est bien le seul ici qui peut se targuer d'avoir suivi des études après son baccalauréat. Sur son bureau, il y a toujours un livre qui traîne et les mauvaises langues (nombreuses ici, surtout au premier étage) prétendent que Flachard fait sauter des réunions pour pouvoir finir un roman entamé la veille. C'est ce qu'on raconte. Je le crois à moitié. On raconte beaucoup de choses entre ces murs lessivés par un ennui quelconque.

Si j'ai bien saisi, monsieur Dumontel moi-même, n'a plus lieu de venir, il est renvoyé. La liste des reproches est faite dans la plus pure tradition. Certificat d'inaptitude à l'appui. La tête engourdie, je n'ai rien ajouté. Tout était dit. Flachard sait trouver les mots pour ça, il a l'art de bâillonner l'indocilité de son interlocuteur, plastiquer son éventuelle rébellion. Doué pour ça, Flachard, doué pour la force.

Je pense à ça dans l'aéroport. Chacun porte en soi une conviction. Flachard a les siennes, j'ai les miennes aussi mais je ne les ébruite pas, ou si peu. Si je m'étais fait entendre, si j'avais écouté en public ne serait-ce que le dixième de ma pensée, je serais aujourd'hui à la tête d'un empire. Mais je n'aime pas le pouvoir. Le pouvoir m'ennuie. Et les hommes qui l'exercent me donnent une franche envie de déguerpir. L'aéroport est un lieu idéal pour penser à ces choses là. Toutes ces choses qui réveillent au matin vos soucis avariés que la nuit a superficiellement endormies. Flachard m'a assuré que je m'étais conduit comme un amateur. Monsieur Dumontel, vous êtes un amateur. Ce n'est pas dans les habitudes de Flachard d'être aussi franc du collier. Mais il avait son mot à dire dans cette histoire et il n'a pas trouvé les mots pour le dire autrement. Lui qui lit à longueur de journée des romans de Hugo et de Balzac, à ce qu'on raconte. Lui qui n'élève jamais la voix, même quand il s'agit d'évincer une remarque déplacée, il n'a pas su cette fois-là. Il n'a rien su dire si ce n'est monsieur Dumontel vous êtes un amateur et il tenait, ferme, entre ses doigts boudinés, les lettres que la veille encore j'avais hésitées à déposer sur les bureaux de mes collègues. Pas vraiment des lettres d'insultes. Ni vraiment des lettres d'amour. Et je devinais dans le regard de Flachard qu'il aurait souhaité que je nie parce que je sentais bien que lui-même ne voulait pas croire à ça, à cette vendetta besogneuse qui le dépassait, et que ce brave Dumontel moi-même, ne soit pas l'auteur de ces lettres bileuses dont l'écriture, jusqu'au dessin tremblé de ses voyelles, ne faisait pourtant planer l'ombre d'aucun doute.

Je suis allé me chercher un sandwich dans un bar de l'aéroport. Un bar indécis parmi tant d'autres offert au bon plaisir des bouches salivantes. Je n'avais pas faim mais il était déjà midi, alors. Deux hôteses à mes côtés, maintenues sévèrement dans un uniforme aux coutures désuètes se plaignaient du travail, de leur travail. L'une d'elle ironisait, gravement : à la prochaine escale, je reste à Bali et je m'y enracine jusqu'à ma retraite. Mais elle avait déjà cet air de retraité, comme à l'écart de sa vie. Pas dans sa façon d'avoir vieilli, non. Dans sa façon ronchon de ne pas savoir accueillir la légèreté sans avarice, de ne pas savoir contenir sa défaillance, sa rancœur. Elle était toute proche de moi, son dos faisait écran à la lumière du dehors. A Bali, que ferait-elle ? A qui enseignerait-elle sa fatigue de vivre, comment occuperait-elle ses journées à souffrir ? Elle-même ne le savait pas, ce qu'elle savait, par delà l'aridité de ses préoccupations, c'est qu'elle ne tiendrait pas comme ça jusqu'au bout. Et le bout des choses, ce n'est jamais si loin. Elle avait peur. Et l'autre hôtesse ne savait pas. Personne ne sait le mal qu'on se fait et comment il s'installe en soi, contre soi. Tout ce qui se construit en dedans, personne ne le voit, personne ne sait, ne peut savoir. Je ne disais pas autre chose dans mes lettres, si là est le scandale.

J'ouvre la bouche pour bailler, comme un cabillaud. Je n'ai rien à faire. Ce ne sont pas des vacances pour autant. Les vacances, c'est toujours pour plus tard, encore remises à demain. Les vacances de tout le monde en vacances. Au boulot, on n'entendait plus que ça, surtout quand elles étaient finies et qu'on envisageait déjà de reprendre le chemin de la mer ou de la montagne en emmenant cette fois-ci les gamins. Leurs gamins. Leurs grands enfants qui grandissent et qui rendent vieux les parents qui pensent déjà à leurs vacances pour se reposer de cette vieillesse prématurée. D'entendre l'aveu de leur résignation, ça me rendait muet. Muet et vissé aux nerfs d'une petite société déployant des litres de sueur pour s'exercer bientôt au vertige de l'abandon de soi, culottes, pieds nus, lunettes de soleil au diapason. Ritournelle mécanique de petits bonheurs insoucians, industrie lourde de renoncement à toute idée sérieuse.

C'est vrai. Dans un aéroport, on ne croit plus à grand chose. On n'a plus l'idée d'une semaine de travail. Du bol préparé la veille avec sa petite coloration chocolatière en son creux. De la radio programmée d'instinct sur les nouvelles décisives des dernières vingt quatre heures. Un général est mort. Une enfant battue retrouvée dans un puits. Une fièvre boursicotieuse s'empare des petits épargnants. Le goût du lait de la vache. Les Allemands plus européens que les Hollandais. Températures de saison. Comment réussir vos achats. On ne veut plus croire à rien. On s'abstient de tout commentaire, ils seraient, comme d'un canular invité à une cérémonie funèbre, mal venus,

LA PAIRE HAÏTIENNE

de trop : c'est seulement dans le voyage qu'on devient ainsi clairvoyant, qu'on fait naturellement le tri et qu'au total on s'aperçoit, trop tard, que le pantalon a encore rapetissé au lavage et qu'on aurait dû se munir d'une petite bouteille d'eau de Cologne pour éviter tout désagrément à son voisin de vol. On ne voudrait surtout pas s'en faire un ennemi. *Monsieur Dumontel, moi-même, laissez-moi vous dire, vous êtes un paranoïaque, bien trop secoué dans votre genre pour que je vous comprenne.* Quitter un territoire où la terre tremble et fait trembler, c'est à faire, c'est à ne pas rater. Le plus dur, c'est de solliciter une patrie qui accepte les pieds plats et les valises vides, qui veuille bien fermer les yeux et faire barrage à ceux qui nous retiennent, ils sont si nombreux ceux-là. Si impersonnels et vicieux dans leurs combines qu'ils vous feraient abandonner jusqu'à la propriété de votre nom. Les Flachard, les Touraine, les ventres gras, les cervelles maigres, tous au même grade, tous logés à la même enseigne des charognes confortablement habitées par leurs rôles empuantis.

Si je prenais l'avion.

Si je prenais un billet sans retour.

Si je m'arrangeais pour penser sans trop d'effort aux effets de cette décision. L'assomption d'une nouvelle vie.

Si je savais au moins comment en finir, comment mettre un terme à ces douze années de grabuge. Si je savais.

Les avions de l'aéroport labourent au-dessus de nos têtes de grands boulevards sans contravention. Tous les jours, des nuits entières ils font ça. L'avion a rendu habitable le monde, vivable à moitié. Dumontel moi-même, je veux bien lui rendre sa part d'humanité, sa rondelle de plaisir. *Vous êtes un idéaliste rance, Dumontel, pire peut-être, un idéologue sans vision panoramique, réelle des choses. C'est d'air dont vous avez besoin, le bol d'air, monsieur Dumontel moi-même. Flachard, avec tout le respect que je vous dois par je ne sais quel miracle républicain, vous m'emmerdez.* La porte a claqué, virile. C'était hier. La soirée, je l'ai passée au restaurant à faire mes comptes et à commander un deuxième verre de blanc. Et dans la nuit, je pensais à la face brune de Flachard, à la manière dont il allait savourer son sommeil, comment il se laisserait happer par les brouillards exigus de son inconscience. J'aurais voulu ce soir-là être l'ombre de son repos, celui qui appose à ses paupières l'onction d'une paix définitive. Mais Flachard ferme tout à clé chez lui, chez lui comme en lui-même. A sa mort personne ne viendra faire grincer le portail du cimetière. Il aura eu l'indécence de mourir un jour de congé. Ça ne se fait pas. Rien ne se fait quand on est dans l'indiscrétion d'une vie sans éclat.

L'aéroport se vide, s'époumone aussitôt de nouveaux pèlerins la bouche repue de pleines paroles. Il en passe du monde. C'est fou comme tout ça passe par la grande porte et on ne les voit plus jamais revenir ou s'ils reviennent un jour ils ont changé d'expression, la tête constellée d'images inaccessibles. On les envie toujours un peu même si leur haleine dégage le gras et la pudeur bradée. Ils reviennent, c'est donc qu'ils sont partis, eux. Les valises sont des malles soigneusement encordées et les souvenirs, photos à l'appui, viendront clôturer les repas d'anniversaire du gamin qui aura encore grandi et qui aura fait vieillir toute la famille. Tout ça on le sait, les valises attendent déjà dans le hall du couloir, et on ne pense plus qu'à ça, s'envoyer en l'air. Tous les autres qui disent le contraire sont des menteurs. Des célibataires, des peine-à-jouir. *Une autre femme, monsieur Dumontel moi-même, c'est d'une autre femme dont vous avez besoin. Ça court les rues, ça papillonne, ça n'attend plus qu'un filet et une vie bien remplie.* C'était hier, dans le bureau de Flachard qu'on parla aussi des femmes, dans l'intimité obscène de deux hommes qui ne se connaissent pas. Qui ne voudraient surtout pas apprendre à se connaître. Apprendre à trinquer ensemble.

C'est un caprice d'aéroport, le dernier celui-là. Je ne monterai pas dans l'avion. C'est un caprice encore quand on m'a demandé mes papiers. Sans votre titre de transport vous ne... Rien sur moi, rien, perte d'identité, le noir est complet. Ça ne va pas, monsieur ? Vous... vous voulez vous asseoir ? Tellement j'en ai bavé, tellement.

L'assomption d'une nouvelle vie. Emmenez-moi.

Emmenez-moi.

Je me suis laissé réveiller, j'ai eu peur que ce soit Flachard qui se venge. Non. C'était une hôtesse à la taille haute et un steward qui m'entouraient. Et un autre monsieur, gentil celui-là, peut-être touriste, il en avait tout l'air.

Je me suis réveillé comme ça, entre leurs mains, comme entre celles d'amis qui ne vous auraient jamais lâché. J'étais désolé rien qu'à l'idée que ça ne durerait pas. Presque fâché de leur en vouloir pour leur compassion gratuite.

On m'a appelé un taxi, je m'y suis terré, m'y suis fait tout petit. Zéro kilomètre au compteur, les choses viennent à peine de commencer. Derrière la vitre, j'ai vu un avion qui décollait. Comme pour la première fois. L'unique fois dans ma vie où j'ai vu décoller quelque chose qui m'apparaissait comme un départ insensé, un mirage impossible.

J'ai pensé : il part exprès, il part exprès sans moi.

Sheih-Bhoun était une femme hors du commun, elle avait tout d'une grande et méritait bien le surnom longitudinal qu'on lui avait donné un beau jour d'automne 1922. A Paris, le jour de sa grande démonstration, elle avait stupéfait la communauté turque toute entière en imposant un style exceptionnel lors de la réunion mondiale annuelle des sportifs culinaires. Tous avaient été sidérés d'apprendre mais surtout de voir qu'elle maîtrisait parfaitement la technique olympique pour préparer le confits de canard à la mode de chez nous.

Le parcours réglementaire de cette discipline gastronomique avait été installé dans la rue étroite où vivait Nicolas, héros fondateur de ces rencontres épiques. Chacun avait pu constater la difficulté des épreuves de cette ahurissante compétition : des sauts - à glissades - de haies en gras à dégraisser sans tomber, aux manipulations élastiques du sac à volailles, anti-neutrinos, que Sheih-Bhoun devait projeter dans l'espace - vers la lumière du soleil -, et rattraper, les yeux fixés sur les éclats éblouissants de l'astre globulaire, sans s'évanouir. Nicolas ne réussit pas à cacher longtemps une admiration vertigineuse pour la grande et prodigieuse olympienne et offrit à Sheih-Bhoun à l'issue du second tour éliminatoire de cette joute incontournable, un bouquet de tulipes d'ambre *rouge jacinthe* qu'il avait ramené à l'issue d'une journée olympique ambulatoire, des rivages de Kaliningrad, au bord de la mer Baltique - sur les conseils d'un étrange professeur de minéralogie désabusé par le reflux continu de baleines asthmatiques. La luminescence cristalline de ce présent floral trahissait le désir évident d'un homme fasciné ; émotion partagée par l'héroïne de cette chaude coalition des corps en présence frissonnant d'avoir vécu les prémises d'une rencontre inattendue. Pour lui prouver son amour et sa ferme intention de lui dédier ce dernier lancer de confits de canard à la mode de chez nous, la grande Sheih-Bhoun, les yeux grands ouverts vers le soleil et le cœur délivré d'une si longue solitude sportive, jeta son sac de volaille à rayures anti-neutroniques vers la fenêtre en stuc de son aimé Colas - son surnom -, ce Nic - petit nom - qui devint pour toujours son fidèle amant épaté.

(pour Georges Perec).

Table : Ambre en bis ton chaud Colas hate des confits turques

ERIKA FRIED

COMME UNE TRAINEE DE POUFRE...

Non mais regardez-la avec son regard béat levé vers le ciel ! Savez-vous d'où elle revient aussi guillerette, le cœur en fête et le cul encore en feu ? De chez son amant, pardi ! Elle a un air qui ne trompe pas... Pensez donc, un jeunet de vingt ans moins que vous, ça peut vous mettre sans dessus dessous !

Eh oui ! Vous tombez des nues, apparemment, mais vous seriez bien la dernière à ne pas le savoir dans le village ! La femme du notaire a craqué pour un copain de son fils et ne s'en cache absolument pas. Elle s'affiche avec lui sur la place du marché, à la terrasse des cafés... Elle le reçoit chez elle à des heures indues, elle l'embrasse à pleine bouche devant tout le monde...

Vous croyez qu'elle le verrait en toute discrétion, dans un petit hôtel de la ville voisine ? Ah non ! Quand le vice vous tient, il faut satisfaire son envie sans le moindre délai. Pas question de se donner rendez-vous à trente kilomètres d'ici et de prendre chacun sa voiture avant de se retrouver pour se vautrer dans la luxure !

La garce... Comme elle se donne en spectacle avec son gigolo ! Ça doit la faire jubiler encore plus de sentir nos regards qui épient ses moindres faits et gestes, à l'affût de la moindre lueur de plaisir dans ses prunelles incandescentes de désir... Quand je pense que son mari se morfond dans son étude, s'échine sur des dossiers et des testaments, je trouve son attitude scandaleuse. Elle se comporte comme une femelle en rut, ni plus ni moins, c'est moi qui vous le dis !

Quoi ? J'en ai fait autant quand j'étais encore dans la fleur de l'âge ? Et j'ai belle mine de lui jeter à présent la première pierre ? Décidément, j'ai tout entendu. S'en prendre à un modèle de vertu, à un pilier d'église comme moi... Traitez-moi donc de vieille prude pendant que vous y êtes ! Doux Jésus, dans quel monde vivons-nous ?

C'EST COMME QUAND IL FAIT FROID, TU GLISSES SOUS LA COUETTE ET CHERCHE LE VENT AVEC TON DOIGT

Cette fille n'est pas belle mais tu as envie de la baiser. Elle a la face ronde, les yeux trop grands et des seins chétifs comparés à son postérieur dodu mais tu as envie de la baiser. Pas non plus la peine d'envisager l'orgasme cérébral. Diplômée ? Elle l'est. Des idées ? Elle en a à la pelle, et sur tout, qui plus est. Mais son monde étriqué s'arrête au bout de son nez couvert de taches de rousseur. Il n'empêche, tu as vraiment envie de la baiser. Quand elle t'embrasse le matin en te jetant ses cheveux mal peignés à la figure, tu respirez à plein nez son parfum de fleur entaché de fragrances animales. Tu voudrais lui arracher sa jupe et la clouer à même le mur en lui rabotant la peau des fesses sur le crépi.

Même là, maintenant, tu pourrais la baiser. Le reste est insignifiant. Si seulement tu pouvais la sauter une fois, rien qu'une toute petite fois, juste pour la sentir chaude et glissante sur ton sexe engourdi. Jusqu'au dernier moment, tu auras eu envie de la baiser. Et quand le canon scié à dégoullé le feu qui a fait de ta poitrine une passoire, tu bandais comme un âne, bougre d'andouille.

BAKELITH

IL ETAIT UNE FOIS

L'art de l'observation, de la séduction et de la prise de conscience des corps est un poison divin que je m'administre quotidiennement à la terrasse du *Café Blanchet* de 18h45 à 20h15 environ. Je me nourris de l'allure et de l'aura des passants, des fantasmes qu'il font naître en moi, hommes comme femmes. Les femmes sont moins évidentes, plus difficiles à mesurer. La meilleure place se situe près de la table en verre adossée à la publicité PMU, car elle domine à la fois la rue qui descend vers la station de métro toute proche et celle qui longe le café avec un arrondi propice aux surprises de dernière minute. En serveur averti, Henri me dépose un café vers 18h50, dernier délai. Je rode mon sixième sens en m'exerçant discrètement sur mes voisin(e)s de table, car chaque détail a son importance : le livre posé négligemment près de la consommation, la présence ou non d'un paquet de cigarettes, idem pour les accessoires (lunettes, chapeau, bijoux...), la position des jambes et des mains, les expressions du visage (air lunaire, faussement mystérieux ou ingénu, pensif, sérieux, bestial...), et bien sûr les vêtements. L'objectif n'est pas d'étiqueter la personne, de la définir grossièrement en vue d'une éventuelle phase d'accostage. L'objectif est de rassembler ses idées et de rêver. Je m'approprie la cible selon mon imaginaire et mes références.

Il suffit de scruter la foule affairée en fin de journée jusqu'à se laisser happer par un détail, un flash, le début d'une histoire. Je rêve cet inconnu au caban élimé, je transforme ce pauvre type aux lunettes noires qui parle tout seul. Je m'attache à cette femme éloignée de tous ceux qui l'entourent, blasés par une journée de travail et par la foule. Pour mieux narguer mon imagination, elle s'arrête près du bureau de tabac situé en face du *Café Blanchet* et fouille dans son cabas rayé qui semble contenir tout son univers. J'ai le temps d'apercevoir une pompe à vélo, une bride de soutien-gorge et une serviette éponge, avant qu'elle ne sorte une lettre un peu chiffonnée qu'elle parcourt soigneusement. Les expressions de son visage trahissent le contenu de ce qu'elle lit. Parfois un sourire en coin naît d'un passage sans doute amusant, une anecdote qu'elle reconstitue, mais souvent l'émotion l'envahit. Sa bouche se ferme et je sens qu'elle lit vite, qu'elle revient sur ses pas pour être sûre que ce qu'elle a lu n'est pas une illusion. Puis elle relève la tête et regarde vers moi, les yeux perdus dans le vague, comme pour mieux vivre et digérer les sentiments de sa lecture. Elle jette la lettre dans une poubelle, reprend son sac et son pas rapide avant de disparaître au coin de la rue. Je ne la reverrai jamais, pourtant elle a nourri ma journée sans le savoir. Un personnage de plus.

JOUR H, SOUSTRAIS MON AMOUR

c'est l'année des invertébrés
l'orage noir recouvre tout
le monde est un désert hanté
de demi-ombres dont se fout
le dieu mille fois invoqué
cours ma fille cours
les chiens sont sur tes traces
et y'a personne sur la place
qui viendra te porter secours
it's only you
et t'iras jusqu'au bout
cours ma fille cours
ils sont enfin venus les jours
du monde d'hier qui s'écroule
et sous le poids le poignet foule
et à ta bouche mangent des morts
une longue file de discours
percés de vers dont tu sors
c'est une course sans retour
cours ma fille cours
les flammes et les délires te ceignent
t'as même oublié ton amour
nu dans la flaque qui le saigne
cours ma fille cours
ils sont enfin venus les jours
de la pluie noire et des famines
venu le temps de la vermine
c'est l'année des invertébrés
l'orage noir recouvre tout
le monde est un désert hanté
de demi-ombres dont se fout
le dieu mille fois invoqué
tu berces un amant disparu
l'amie la mère et cours la fille
c'est foutu
il n'y a plus de famille
et c'est tant mieux
y'a plus que des poignées de cheveux
des peaux qui partent aux quatre vents
brûlées de cendres et de sang
cours ma fille cours
j'ai fait ce rêve de toujours
c'est l'année des invertébrés
l'orage noir recouvre tout
le monde est un désert hanté
de demi-ombres dont se fout
le dieu mille fois invoqué
un monde aux murs qui s'écroulent
et courent les filles et les foules
abandonnées de dieu
et tombent à poignées mes cheveux.

AMBITION
CHOCOLATÉE
& DÉCONFITURE

Soirées Slam, Bande-dessinées,
Collection de nouvelles, Littérature hypertextuelle
et encore plus de culture gratuite sur
www.bleton.com/acd...